

sous la griffe du juge de Grenade. Il ne nous reste que M. du S**, qui, jusqu'à la fin, nous demeurera un fidèle et aimable compagnon.

Le bateau sur lequel nous prenons passage pour Alicante appartient à la compagnie Lopez : cette compagnie passe pour avoir d'excellents paquebots, les meilleurs de tous ceux qui font le service de la côte ; réputation peu méritée, autant que j'ai pu en juger par celui où nous nous embarquons. Les installations sont incommodes, les cabines étroites, la propreté douteuse, le service mal fait. Il y a une seule chambre un peu large ; c'est la chambre des dames, mais elle est occupée par une famille espagnole composée de cinq ou six enfants ; et l'odeur qui s'en échappe, quand on ouvre la porte, ôte l'envie d'y entrer.

Nous partons par un beau temps, le 27 avril, à dix heures du matin. Mais bientôt une brise de l'est assez forte s'élève et contrarie notre marche. La mer devient houleuse et dure ; le roulis est assez violent. Nous sommes tous plus ou moins éprouvés par le mal de mer. Seul, M. du S** résiste, et tient courageusement sa place à la table du capitaine : mauvaise table, d'ailleurs, et mal faite pour raffermir des cœurs chancelants.

Nous marchons lentement. Si le vent n'était pas contraire, nous devrions faire le trajet en vingt-quatre heures : il paraît que nous en mettrons trente-six, ou même quarante. Un passager m'apprend que depuis quelque temps la compagnie, par des réductions successives de traitement, a obligé tous ses mécaniciens

français à s'en aller, et les a remplacés par des Espagnols; elle leur abandonne, comme indemnités, les économies faites sur le charbon. Je ne sais pas si notre mécanicien économise le combustible; mais nous allons avec une lenteur désespérante.

Le 28, au soir, nous passons devant Carthagène. Le paquebot n'y fait pas escale, et je le regrette vivement. Nous sommes si fatigués, que je me ferais débarquer ici. Il y a un chemin de fer qui va de Carthagène à Murcie; et de cette dernière ville à Alicante le trajet est facile. Au lieu de cela, nous avons encore en perspective six à huit heures de roulis et de mal de mer.

Carthagène est dans une situation admirable. Son port est le plus beau, le plus sûr de toute l'Espagne; et il faudrait peu de chose pour en faire un des plus beaux du monde. Deux hautes montagnes qui ne laissent entre elles qu'un étroit goulet en défendent l'entrée, et le protègent contre les grands vents. Des flottes entières y manœvreraient à l'aise; et la mer y est toujours calme comme un lac.

Autrefois riche, commerçante et populeuse, Carthagène n'a plus rien de son ancienne splendeur. « Elle
« est, dit un écrivain espagnol, l'image frappante de
« notre décadence et de notre abaissement. Son port
« était autrefois rempli de navires qui venaient de
« toutes les mers; son commerce embrassait l'an-
« cien et le nouveau monde. Les travaux de son
« arsenal occupaient la moitié de sa population. Tout
« cela a disparu : la marine est ruinée, les fortunes
« particulières anéanties; et la ville des Scipions

« conserve à peine quelques vestiges de sa grandeur
« passée¹. »

Carthagène est le point de la Péninsule le plus rapproché de l'Algérie. Un bateau à vapeur peut aller en six heures d'ici à Oran. Aujourd'hui que la voie ferrée se prolonge sans interruption jusqu'à Paris, on peut gagner par là notre colonie, avec une navigation bien courte.

C'est de là que partit, en 1509, l'expédition dirigée par le cardinal Ximènes contre les Maures d'Oran; expédition hardie et généreuse, qui fut une des gloires de son administration. Oran était alors, comme Alger, un repaire de pirates : ils infestaient la Méditerranée, causaient des dommages considérables au commerce de toutes les nations chrétiennes, surtout à celui de l'Espagne, et poussaient l'audace jusqu'à venir piller les côtes de l'Andalousie. Le cardinal résolut de détruire ce nid de brigands. Il prit à sa charge tous les frais de l'expédition; ce qui, malgré l'opulence de l'archevêché de Tolède, n'était pas un médiocre fardeau. Il fit plus : quoique âgé de soixante-douze ans, il se mit de sa personne à la tête de l'entreprise, et en régla tous les détails.

La flotte était composée de dix gros galions armés en guerre, et de quatre-vingts vaisseaux de charge. L'armée comptait huit cents lances, sans y comprendre les autres troupes réglées de cavalerie et d'infanterie levées aux dépens du cardinal, et grand nombre de

¹ Madoz, *Diccionario geografico de Espana.*

volontaires. Le Vénitien Jérôme Vianelli conduisait la flotte; le comte Pedro de Navarre commandait l'armée.

« Ximenès étant monté, au bruit des acclamations
« de toute l'armée, sur le grand galion d'Espagne qui
« servait d'amiral à toute la flotte, on leva l'ancre.
« Toute l'armée sortit du port de Carthagène et mit à
« la voile le mercredi, 16^e de mai, avec un vent favo-
« rable. Le lendemain, qui était la fête de l'Ascension,
« on découvrit les côtes d'Afrique, et on entra le
« plus heureusement du monde dans le port de
« Masalquivir... »

L'armée, ayant débarqué sans obstacle, marcha sur la ville. « Avant que l'on en vint aux mains, Ximenès, « revêtu de ses ornements pontificaux, monta à cheval, « accompagné des ecclésiastiques et des religieux qui « l'avaient suivi. Il était précédé d'un religieux de « Saint-François, nommé Ferdinand, qui portait « devant lui la croix archiépiscopale, et qui avait une « épée à son côté par-dessus son sac, aussi bien que les « autres prêtres et religieux. Ce spectacle bizarre et « nouveau ne laissa pas que de faire rire toute l'armée, « malgré la crainte et la vénération qu'inspirait le « cardinal. Ce fut en cet équipage que Ximenès se « rendit à la tête de l'armée, et harangua les chefs et « les soldats ¹. »

Oran fut pris. Trois cents esclaves chrétiens furent rendus à la liberté; et cette victoire entraîna la sou-

¹ Mariana, liv. XXIX.

mission d'Alger, de Tunis et de Tripoli. On montre à l'*Armeria real* de Madrid le bouclier et le casque que portait Ximènes à l'attaque d'Oran. Cette armure est d'un poids extraordinaire : le casque pèse vingt livres, le bouclier cinquante, la cuirasse quatre-vingts. Il faudrait un homme vigoureux pour porter sans fléchir le harnais de guerre de ce vieux moine au front pâle, aux yeux caves, et qui semblait exténué par les macérations.

Dans la nuit, vers deux heures, nous sommes enfin devant Alicante. Mais le port est fermé; nous ne pourrons descendre à terre qu'au jour. En attendant, on essaie de dormir : impossible; il faut plus de deux heures à notre équipage pour s'amarrer convenablement et parvenir à jeter l'ancre. Pendant ce temps-là, je me mets en quête pour tâcher de trouver au moins de quoi refaire nos estomacs fatigués par deux jours de mal de mer. Mais le cuisinier est couché; il n'y a qu'un marmiton qui veille, et qui ne peut rien me donner : tout est serré sous clef, jusqu'au pain et au vin; et quant à déranger de son sommeil un maître-coq espagnol, c'est chose trop grave, que ne se permettrait point un subordonné.

Alicante, avec ses maisons blanches ou peintes, a une physionomie moitié italienne, moitié arabe. La ville est petite, assise au pied d'une montagne de craie, aux formes bizarres, calcinée par le soleil. Vue de près, elle n'a pas grand caractère; et pourtant elle me semble plus propre et plus gaie que Malaga. La *fonda del Vapor*, où nous descendons, est tenue par un Italien

qui nous reçoit avec une cordialité expansive. Ce brave homme nous comble de toutes sortes d'attentions et de prévenances : il nous fait servir un déjeuner qui en toute circonstance eût été fort apprécié, mais qui, après la traversée que nous venons de faire, nous est particulièrement agréable et réjouissant. Il veut enfin nous conduire lui-même à Elché et nous servir de cicerone.

Il n'y a rien, en effet, à voir à Alicante ; mais auprès d'Alicante, à quelques lieues sur la route de Murcie, il faut aller voir Elché. Elché est certainement une des villes les plus originales et les plus pittoresques de l'Espagne.

On suit en sortant d'Alicante une route poudreuse, qui traverse des campagnes arides. Le sol pierreux se couvre à peine, çà et là, de quelques maigres orges. Mais bientôt l'aspect du pays change : la terre, plus riche, est chargée de moissons ; aux oliviers succèdent les caroubiers gigantesques, les figuiers, les amandiers et les vignes. Quelques palmiers élèvent leur tête légère dans la plaine ; ils se groupent, comme des arbres familiers et amis de l'homme, autour des habitations. Leur nombre augmente peu à peu ; ils bordent les champs et la route. Quelques instants encore, et vous êtes en Orient.

Une forêt, une véritable forêt de palmiers s'étend devant vous (il y en a, dit-on, de trente à quarante mille) ; non point de ces palmiers grêles et rachitiques comme on en voit en Italie et en Provence, pauvres exilés qui semblent frissonner et dépérir sous un ciel

trop dur pour eux ; mais des arbres vigoureux et puissants, dont le tronc, droit comme une colonne, porte à quarante, à soixante pieds de hauteur leur ondoyant panache, et dont les files alignées sur les plantations forment des nefs majestueuses. Au milieu de cette



forêt, imaginez une petite ville dont toutes les maisons ont gardé fidèlement le caractère arabe, les fenêtres étroites, les toits en terrasses. Il n'y manque que les aiguilles effilées des minarets : encore l'église d'Elché est-elle surmontée d'une coupole revêtue de tuiles vernies, qui lui donne un faux air de mosquée. Le ciel, qui est d'un bleu cru, la chaleur, qui vers deux heures est devenue intense, ajoutent à l'illusion, et

quand, du haut de la tour de l'église, je contempiais ce paysage tout africain, encadré par de petites montagnes de pierre calcaire, aux flancs nus et brûlés, coupées carrément au sommet, je me croyais par moments reporté sur les bords du Nil.

On peut dire, sans exagération, qu'il n'y a, ni en Espagne, ni en Europe, rien de semblable à ce pays d'Elché. C'est véritablement une ville d'Afrique, transportée de toutes pièces, comme par un coup de baguette, de ce côté-ci de la Méditerranée. L'effet est saisissant, si bien qu'on ait été prévenu. Je m'attendais à une espèce de ville arabe en miniature, à une jolie décoration d'opéra, comme les petits villages chinois de la Nord-Hollande. Ce n'est point cela; c'est la végétation même, et le sol et le ciel de l'Orient. Quand vous aurez vu Elché, vous pourrez dire que vous avez vu une oasis du Sahara.

La ville vit en grande partie de ses palmiers. Non-seulement ils lui fournissent des dattes; mais les feuilles, qu'on lie en faisceaux sur l'arbre pour les faire blanchir et qu'on tresse ensuite de mille manières pendant la saison d'hiver, sont vendues pour faire des palmes pascales et font l'objet d'un commerce considérable. On en voit dans toute l'Espagne, presque aux balcons de toutes les maisons: ces palmes bénites passent pour avoir la vertu d'écarter le tonnerre.

Sous la conduite de notre complaisant hôtelier, nous avons fait une promenade dans la forêt. Elle est semée de champs de blé et de maïs, de jardins remplis de grenadiers et d'orangers, où des rigoles distribuent

de toutes parts des eaux abondantes. On nous a fait goûter aux dattes : elles sont moins bonnes que celles d'Algérie, mais valent à peu près celles d'Égypte. Un jeune garçon était allé nous les cueillir sur l'arbre même. Cette périlleuse ascension se fait d'une façon toute simple et fort originale. L'homme passe autour de



lui une corde d'aloès qui enveloppe en même temps le tronc du palmier : le dos appuyé à cette corde, il s'arc-boute contre l'arbre avec les pieds, et, profitant des saillies que présente sa surface, grimpe le long de ce tronc vertical avec l'agilité d'un chat sauvage.

La plupart des voyageurs, après avoir vu Alicante et Elché, prennent leur route vers le nord et vont visiter Valence. Ils ont tort. Si vous m'en croyez, vous louerez un voiturin, et vous vous rendrez à Murcie en passant



Une montagne puissante, qui monte d'un seul jet vers le ciel, a vraisemblablement servi de



par Orihuela. C'est une petite excursion qui ne vous laissera regretter ni votre temps ni votre peine.

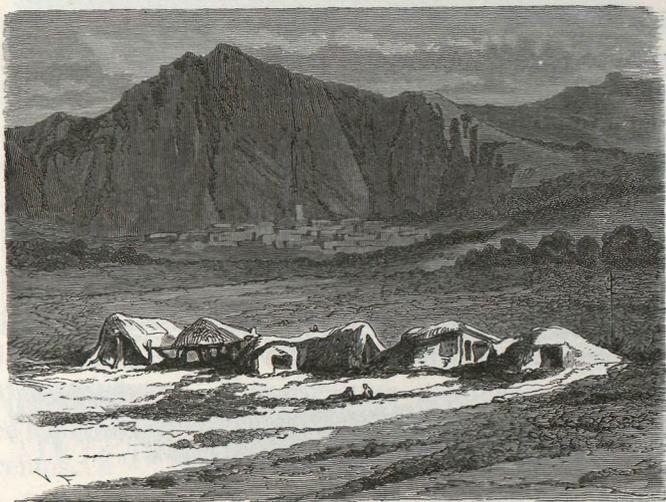
On peut aller jusqu'à Murcie par la route de terre. Mais l'Indicateur du chemin de fer de Carthagène portant qu'il y a une station à Orihuela, je fais marché avec notre voiturier pour nous conduire à cette station. Nous quittons Alicante le lendemain à cinq heures du matin. Le soleil se leva comme nous franchissions les premières collines en arrière de la ville. La mer et les montagnes étaient toutes roses; il y avait dans le ciel et sur les eaux, et sur les cimes voilées d'une brume légère, des harmonies de ton et des teintes fondues d'une douceur et d'un charme inexprimables.

Nous traversons de nouveau Elché; et pendant que les chevaux soufflent, nous parcourons une partie de la ville que nous n'avons pas vue la veille. Elle est bornée à l'ouest par un ravin large et profond: ce ravin est le lit d'un torrent, en ce moment à sec, mais qui roule l'hiver des eaux terribles. Le pont très-élevé qui le franchit, emporté plusieurs fois, a été reconstruit au siècle dernier sur un plan monumental. Sur les bords escarpés du ravin, se dressent des massifs de nopals, couverts de leurs fleurs jaunes et de leurs figures rougeâtres; des groupes de palmiers les couronnent, dominant de vieilles murailles ruinées et se penchant çà et là sur le lit du torrent. J'aime le palmier: il me fait rêver, il me rappelle l'Orient, ses grands spectacles, ses ruines mélancoliques. Il a une élégance et une majesté incomparables. Son tronc puissant, qui monte d'un seul jet vers le ciel, a visiblement servi de

modèle à la puissante colonne des temples égyptiens, et son panache qui retombe a fourni le type du large chapiteau évasé. Le palmier n'a sans doute ni la fraîcheur des feuillages nouveaux dont se revêtent à chaque printemps nos arbres des climats tempérés, ni leur mobilité qui ondule au moindre souffle : mais quelle noblesse et quelle grâce ! quelle variété même dans ses groupes, dans ses attitudes, surtout au bord des fleuves et des fontaines, lorsque, se courbant sur les eaux, il relève fièrement sa tête légère ! Mais son caractère propre, c'est la gravité : il est grave comme les peuples de l'Orient ; il est en harmonie avec le ciel de l'Orient, avec ses solennels paysages et ses tranquilles horizons ; il y a en lui comme un parfum de la poésie biblique et un souvenir des anciens âges.

Au delà d'Elché, la grande route cesse ; nous entrons dans un chemin de traverse, un vrai chemin espagnol, qui va à travers champs, à peine tracé, et se souciant fort peu des inégalités du terrain. Mais le pays est des plus intéressants. Nous sommes sur de hauts plateaux : l'horizon, très-étendu, est borné de hautes montagnes, de la forme la plus gracieuse et de la plus charmante couleur. Les montagnes d'Espagne sont généralement dépouillées de végétation : de près, ce sont des rochers brûlés, des escarpements arides, des sommets affreusement nus, déchirés, ravinés. Mais de loin la lumière de ce beau ciel leur fait comme un vêtement magique, elle voile leur nudité d'une gaze transparente, glacée du bleu le plus doux, du rose le plus tendre, veinée par endroits d'opale ou d'aventurine.

A un certain moment, nous voyons sur notre gauche étinceler comme une lame d'argent la surface d'un petit lac. Le chemin est bordé de haies de grenadiers; leurs fleurs de pourpre brillent dans la verdure luisante. Les vignes alternent avec les champs de blé : les orges sont déjà mûres, et l'on commence à les couper. Nous



voyons encore des palmiers; non plus en forêt comme à Elché, mais en groupes, en bouquets rassemblés autour des fermes et des villages. Ces villages ont tous un caractère arabe très-marqué : leurs petites églises carrées, surmontées d'une coupole, ressemblent à des chapelles mauresques.

A l'extrémité de cette longue plaine, une chaîne de montagnes de couleur cuivrée semble nous barrer la

route. Au pied est assise la petite ville de Callosa de Segura : les ruines pittoresques d'un château arabe la dominant; sa coupole et son clocher, léger comme un minaret, s'élançant des masses de verdure où elle est comme enfouie. Je n'ai rien vu en Espagne de plus



vivement coloré que ce petit coin de paysage. Une tribu de gitanos campait sur le bord de la route : les hommes faisaient la sieste; les enfants, nus et noirs comme de petits mauricauds, se roulaient dans la poussière, tandis que les femmes préparaient le repas près des feux allumés.

La route franchit la *sierra* par une étroite coupure; et tout à coup, au sortir de la gorge, on voit se déployer devant soi une large et opulente vallée : c'est la plaine

d'Orihuela, la *Huerta* de Murcie. Pour la fertilité et la richesse on peut la comparer à la Lombardie; la végétation y est plus variée, plus luxuriante encore que dans la Vega de Grenade. Les blés ont déjà trois pieds de haut; des figuiers, grands comme des chênes, se mêlent dans les champs aux plantations de grenadiers et d'orangers; les mûriers blancs annoncent l'industrie de la soie; les vignes se suspendent en guirlandes aux ormeaux; dans les jardins, les arbres de nos climats tempérés, pruniers, pêchers, amandiers, confondent leurs fleurs avec les fleurs des contrées méridionales. A droite de la route qui longe la montagne, les pentes rocheuses sont hérissées d'aloès et de cactus; et çà et là quelques palmiers s'élèvent du milieu des jardins. Ce mélange des arbres du Nord et de ceux du Midi a quelque chose de charmant et d'étrange. La *Huerta* de Valence est, dit-on, aussi riche que celle de Murcie : elle n'a pas ce caractère singulier et original, ce contraste de deux natures, de deux flores si différentes.

Orihuela, qui a eu du temps des Maures une grande importance, a peu de vie aujourd'hui, malgré la prodigieuse fertilité de sa campagne. En passant, nous demandons à l'aubergiste où se trouve la gare du chemin de fer : il nous répond d'un air ébahi que nous en sommes à plus de deux heures. Nous croyons que l'hôtelier se moque de nous, et veut nous garder à dîner : la station d'Orihuela ne peut pas être à deux heures d'Orihuela. Cependant nous proposons à notre voiturier de nous mener directement à Murcie, dont